

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDIE.

SOMMAIRE. - Gravures. - Nice. - Vue de la Jetée-Promenade. - Un Troupeau de Cerfs. - Les Pensées de l'Aïeule, d'après M. Lhermitte. - Le Topophone.

TEXTE. - Nos Gravures. - Causerie. Sur les Adieux. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Une Tragédienne dans un Drame réel. - Les Brodeurs. Poésie. - Les Emprunts. - Historique du Souper. - Ce que pèse la Terre. - Le Coup de Cravache, ou Topée l'-Mulâtre. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELLAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 2.

— 11^e ANNÉE. —

13 Novembre 1880.

NOS GRAVURES.

NICE. — VUE DE LA JETÉE-PROMENADE.

Nice, chef lieu du département des Alpes-Maritimes, située sur la Méditerranée, passe à

juste titre pour être une des localités les plus favorisées de la nature. La fertilité de son sol, la douceur de son climat, la beauté du ciel et de la mer, la pittoresque disposition des montagnes, la variété des sites, la richesse d'une végétation luxuriante, sont là réunis comme par enchantement et forment un ensemble qu'on ne peut se lasser d'aimer et d'admirer.

Nice est aujourd'hui à la mode. Située aux confins de la France et de l'Italie, renommée pour la salubrité de son air et la clémence de son ciel, elle attire chaque année une multitude d'étrangers, qui pendant que nous grelotons sous nos paletots fourrés, se réchauffent à son soleil bienfaisant et s'ébrient du parfum de ses fleurs.



NICE. — VUE DE LA JETÉE-PROMENADE.

Des malades, des poitrinaires surtout viennent y chercher la santé; des oisifs y trouvent toutes les jouissances d'une vie tranquille et confortable, d'une compagnie élégante et distinguée.

Nice, qui a une population de 50,000 habitants, se divise en vieille ville et ville neuve; elle compte quelques belles et larges rues et places publiques, plusieurs jardins et prome-

nades magnifiques le long de la mer. Quant à ses monuments, ils n'offrent aucun intérêt: cette ville a été si bien dotée par la nature, qu'elle n'a rien demandé à l'art.

Les étrangers habitent de préférence le faubourg de la Croix de Marbre, quartier de construction nouvelle, qui se distingue par de vastes maisons, peintes à fresques, par de jolis squares, un quai bien construit et une place ornée d'élégantes arcades.

Les mœurs des habitants de Nice sont douces, hospitalières, mais indolentes; ils tirent leur principale richesse des étrangers, qui viennent vivre au milieu d'eux une partie de l'année. Les femmes y sont en général d'une beauté remarquable.

On fabrique à Nice des objets de bijouterie assez originaux, ornés de coquilles marines, appelées turbots, et de jolis ouvrages de marquetterie en bois du pays, olivier, figuier, citronnier, etc.; la campagne produit d'excellents vins; la mer fournit des poissons nombreux et délicats.

Bien que Nice soit une colonie fondée par les Phocéens de Marseille, on ne retrouve ni dans les traits, ni dans la stature de sa population, le type des enfants de la Grèce. On y parle un langage mêlé de français, d'italien, d'espagnol et de latin, qui n'est qu'un démembrement de la langue romane.

Les environs de la ville sont charmants. La campagne, inondée de soleil, éblouissante de verdure, parsemée de fleurs, qui répandent dans l'air des parfums balsamiques, est sillonnée par des ravins pittoresques, accidentée de collines boisées, animée par des milliers de villas. Cimiez et ses ruines romaines, S'-André et sa grotte, le vallon de Magnan, le Mont-Chauve, la Tubie, Villa-Franche, l'Abbaye de Saint-Pons, sont autant de localités intéressantes pour le touriste, le naturaliste et l'antiquaire.

Jusqu'ici, faute d'un emplacement convenable, toutes les fêtes, qui se donnent à Nice, n'ont pas toujours eu tout l'éclat qu'elles auraient pu avoir.

Pour remédier à cet inconvénient, on a eu l'idée de construire la Jetée-Promenade en mer et le palais que représente notre gravure.

Cette jetée, qui sera terminée dans un délai de deux ans, et dont les plans sont dus à l'ingénieur James Brunlees, commencera à la Promenade des Anglais en face du jardin public, et se terminera en mer par une grande plate-forme, sur laquelle s'élèvera le palais des fêtes. Ce palais comprendra une vaste salle pour les concerts, bals, représentations théâtrales, cercle nautique, restaurant; il aura des salles de billard, de lecture, etc. Un grand promenoir abrité l'encadrera et il sera couronné par une élégante coupole, couvrant la salle des Fêtes. Au bas de la jetée, se trouvera un débarcadère pour les yachts de plaisance, et sous la plate-forme seront installés des bains de mer, établissements qui font jusqu'ici défaut à Nice. Bref, la Jetée-Promenade deviendra l'un des principaux attraits de la plus élégante station d'hiver de la Méditerranée.

UN TROUPEAU DE CERFS.

Le cerf se caractérise par l'existence des prolongements frontaux, de structure osseuse et nullement enveloppés d'un étui corné comme chez les bœufs. Ces bois, ordinairement ramifiés, manquent toujours dans la femelle, et se renouvellent tous les ans. Les cerfs ne diffèrent guère des antilopes que par cette structure des cornes. Ils vivent par grandes troupes ou par petites familles, composées seulement de quelques individus; les uns recherchent les forêts et les contrées élevées, d'autres préfèrent les plaines et les savanes noyées et marécageuses. Ce sont de tous les ruminants les plus élégants et les plus agiles; leurs jambes sont minces et élevées, sans cependant être grêles, leur corps est svelte et gracieusement arrondi. Leur cou est délié et leur tête surmontée par des bois dont les formes variées ajoutent encore à leur beauté. Leur vitesse à la course est leur plus grande ressource contre leurs ennemis; cependant ils trouvent quelquefois dans le bois qui orne leur tête un moyen de défense.

L'espèce la plus répandue est le cerf com-

mun, naturel des forêts de l'Europe et de l'Asie tempérée, à pelage d'été fauve-brun avec une ligne noirâtre, et de chaque côté une rangée de petites taches fauve-pâle le long de l'échine; en hiver d'un gris-brun uniforme. Le bois du mâle est rond et vient la seconde année; d'abord en forme de dague, il prend, les années suivantes, à la face inférieure, des branches ou andouillers, dont le nombre croît avec l'âge; il tombe au printemps et revient pendant l'été.

Une autre espèce de cerf, appelée cerf du Gange, vit au Bengale. Sa forme est celle du daim; son pelage est en tout temps d'un fauve assez vif, moucheté de blanc sur les flancs et sur le dos; la gorge, le ventre, ainsi que la face interne des membres, sont blancs.

LES PENSÉES DE L'AÏEULE.

Le passé, avec ses chagrins, ses tristesses et son expérience, l'avenir, avec ses beaux rêves dorés, sont tous deux représentés ici: l'un sous les traits caractéristiques de cette aïeule, l'autre sous la gracieuse forme de cette fillette, dans toute la fraîcheur de ses quatorze ans.

Oh! combien sont différentes les pensées qui agitent et l'aïeule et sa petite-fille!

Toutes deux, elles sont venues prier au temple du Seigneur; mais tout-à-coup, de douloureuses réflexions assombrissent le front ridé de la grand-mère. En voyant sa petite-fille à genoux, auprès d'elle, elle songe au passé, elle songe au temps bien éloigné et presque déjà effacé de sa mémoire, où, elle aussi, avec ses quinze ans, elle venait prier dans la même église... La longue carrière qu'elle a parcourue se présente tout entière à ses yeux; elle a l'expérience de la vie et sait toutes les illusions dont on se berce, lorsqu'on a l'âge où est sa petite-fille, et ce n'est pas sans crainte qu'elle voit s'ouvrir pour elle le chemin mystérieux et inconnu de l'avenir. L'avenir, pour la fillette, c'est l'époque heureuse où elle verra toutes ses espérances, toutes ses illusions accomplies; c'est le jour où elle approchera de ses vingt ans, où elle sera libre de ses actions... Tandis que, aux yeux de la grand-mère, au contraire, l'avenir, pour la charmante enfant, sera l'époque où celle-ci verra s'évanouir, devant la triste réalité, ces mille chimères, ces mille rêves que bientôt elle se plaira à créer dans sa jeune imagination.

Spectacle simple, et pourtant plein de grandeur que celui de ces deux êtres, représentant les deux périodes extrêmes de l'existence humaine!

LE TOPOPHONE.

Le topophone est un appareil qui permet de déterminer, d'une manière certaine et exacte, l'endroit d'où provient un son; il sera surtout d'une grande utilité sur mer, pour éviter les collisions de deux vaisseaux.

Il est d'habitude, lorsqu'un épais brouillard obscurcit l'air, que chaque navire fasse résonner continuellement une trompette ou un sifflet à vapeur, afin d'éloigner de sa route tout autre bâtiment; mais souvent le bruit des vagues, couvrant le son du sifflet, occasionne de funestes rencontres entre deux bâtiments.

Le topophone de M. Mayer consiste en une tige horizontale, portée sur les épaules et aux extrémités de laquelle sont deux „résonnateurs.” De chacun de ces résonnateurs part un tuyau flexible se rejoignant sur la poitrine et qui sont adaptés là à deux tubes acoustiques. Lorsque les deux résonnateurs, qui peuvent glisser sur la tige, sont placés en face de l'endroit d'où provient le son, le porteur de l'appareil perçoit un bruit très-fort, car chaque résonnateur le répètera en même temps. Mais si, au contraire, l'expérimenteur ne se trouve pas faire face à la source du son, celui-ci ne sera recueilli que très-faiblement, s'il se tourne alors lentement, le son se renforcera aussitôt que l'on aura pris la position exacte. Sa direction sera ainsi immédiatement déterminée.

CAUSERIE. SUR LES ADIEUX.

Un de mes amis devait partir pour un assez long voyage, et j'allai lui faire mes adieux.

Nous demeurons fort loin l'un de l'autre et, selon ma coutume, je rêvais en chemin.

Rêver, c'est, à mon avis, le meilleur moyen pour abrégé la longueur de tout trajet. Les distances les plus éloignées se trouvent ainsi parcourues sans qu'on s'en aperçoive.

Cette fois, je n'eus pas besoin de chercher le sujet de mes réflexions; il s'offrait de lui-même.

Je pensais donc avec quelle facilité, pour amasser quelques écus de plus, pour voir des monuments ruinés, mais bien anciens, ou connaître des peuples bien sauvages, bien hideux, mais aussi bien éloignés, quelquefois enfin pour obéir aux ordres de son semblable, de qui l'on est convenu d'en recevoir, on quitte tout-à-coup sa famille, ses amis, celle qu'on aime, ses douces-habitudes, et l'on se transporte à des distances considérables de son pays.

**

Bien plus: à voir celui qui part, à son air serein, aux arrangements qu'il prend pour son retour, à la certitude avec laquelle il en parle, on dirait qu'aucun danger ne le menace, qu'aucune maladie ne doit l'atteindre, qu'aucun revers ne doit l'assaillir; et cependant, quand on s'en éloigne, qui peut se promettre de revoir un jour son pays? Eh! qui peut être absent et s'estimer heureux!

**

Il est à remarquer que le plus grand nombre de ceux qui vont voyager, quand tout le monde les regrette, sont en général les moins affligés.

Ne serait-ce pas que l'homme se flatte toujours d'être plus heureux dans un pays nouveau pour lui que dans le sien propre. On n'est jamais prophète chez soi, dit le proverbe. Ce fit à coup sûr un voyageur qui, le premier, accrédita cet axiôme.

**

Les jeunes gens sont curieux et avides de connaître. Ils quittent gaiement leur patrie, et leur amour-propre prévoit avec un secret contentement qu'à leur retour on leur croira plus de poids et d'expérience, comme ayant plus vu, plus comparé que d'autres.

Les hommes faits, en général, ne se déplacent guère que pour courir après la fortune, qu'ils ont l'espoir d'atteindre, ou pour aller occuper un poste brillant que leur ambition sollicitait depuis longtemps; les savants, pour acquérir de vastes connaissances, dont ils auront grand soin de rendre un compte exact aux sociétés dont ils ont l'honneur insigne d'être membres.

**

Tous ces différents voyageurs abandonnent sans peine les lieux qu'ils habitent. Mais ceux qui demeurent et les voient s'éloigner, pour ceux-là seuls sont les regrets, la douleur. Les rêves de l'ambition, ou de brillantes chimères ne sauraient les abuser.

Un auteur a dit:

„Le tourment de l'absence est pour celui qui reste.”

**

Oui, l'instant des adieux est déchirant, non pour celui qui les reçoit: assez d'objets nouveaux distrairont son chagrin passager, si toutefois il en éprouve; mais pour ceux qui restent. Toujours placés dans les mêmes circonstances, rien ne change autour d'eux. L'aspect des mêmes lieux entretient l'âme dans la même situation.

„Il faisait cela, il était là, dit-on; et maintenant... il n'y est plus, il a disparu, il est loin.”

La douleur, ingénieuse à se créer des tourments, anime tout, prête le sentiment à tout ce qui l'entoure. Mille souvenirs éternisent sa durée, tandis que celui que la vapeur emporte, oublie tout pour penser à la nouvelle carrière qu'il va parcourir.

* *

J'en étais là de mes réflexions, et je n'avais fait encore que la moitié du chemin pour arriver chez mon ami. Je laissai donc mon esprit raisonner tout à son aise, et considérer le sujet de sa préoccupation sous une autre face.

Il me parut que si l'instant du départ est en effet cruel pour ceux qui restent, en revanche il peut être très-utile à celui qui s'éloigne, en le mettant à même de connaître ceux qui lui sont sincèrement attachés.

Dans un cercle de parents, d'amis, de gens de toute espèce, qui vous entourent et vous disent adieu, il n'en est pas un qui prononce un mot du même ton.

L'un prend votre main, vous embrasse, et d'un air patelin vous souhaite un heureux voyage. Mais il y a je ne sais quoi dans son air, dans son maintien, dans le son de sa voix, qui le trahit et semble vous dire: „Si vous pouviez mourir, j'hériterais." L'autre, en vous faisant ses adieux, déguise à peine la joie qu'il ressent de se voir débarrassé d'un rival ou d'un importun.

Le ton de l'indifférent est également facile à reconnaître; il prononce le mot fatal froidement et à haute voix. L'accent de l'amitié est plus affectueux et plus tendre; celui de l'amour est déchirant, et part d'un cœur brisé par la désespérance.

* *

J'ai souvent voyagé; je me suis rarement trompé sur le fonds de ce que je faisais des gens, par leur manière de me dire adieu. Quand je n'aurais retiré que ce fruit de mes voyages, je n'aurais pas tout à fait perdu mon temps; mais ils m'ont encore servi sous un autre rapport, et je leur dois de n'être plus étonné, quand je vois ceux qui s'étaient fort attendris au départ de leurs amis, paraître, à leur retour, les avoir entièrement oubliés.

Ce changement doit-il surprendre un voyageur?

Tous les pays qu'il parcourt, lui présentent à chaque pas les révolutions de la nature. Sans cesse tout ce qui frappe ses regards, lui crie que rien ne dure... Et il croirait à la constance, environné des ruines du monde!

Tout en causant ainsi avec moi-même, j'arrivai chez mon ami; nous nous embrassâmes et il partit. Mais en ce moment douloureux, je sentis, dût-il m'oublier, que mon cœur regretterait longtemps son absence.

B. DE BOSTSFORT.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Nous allons aujourd'hui parler du coupage, en fait de vins, question qui nous intéresse tous, puisque les quatre cinquièmes des vins ordinaires que nous buvons à l'hôtel, chez nous, chez nos amis, sont des vins coupés.

Oui, les vins de grande consommation qui nous viennent de France, sont des vins „de coupage," improprement nommés „soutirages" dans le commerce.

Ce sont généralement des vins de l'année, employés après le soutirage de mars.

Ces vins sont ceux que tiennent tous les débitants de Bruxelles, entre autres, pour la vente en litre à 80, 90 centimes et un franc.

A l'exception des vins sortant un peu de l'ordinaire, et qu'on ne peut obtenir convenablement qu'à 1 fr. 50 ou 2 fr. la bouteille, les autres vins en nature, du Midi ou du Centre, ont un goût de terroir plus ou moins déplaisant, trop maigre, trop gras, trop vert, trop ci, trop là. Il faut les couper, disent les marchands.

Généralement, les vins de bouteille, à 1 fr. 50

et au-dessus, sont plus ou moins vieux et en nature, soit Bordeaux, Mâcon, Beaujolais, Bourgogne, Chinon, ou premier choix Sancerre ou Loiret, ou encore des Riceys pur pinot.

Les vins de bouteille désignés plus haut, ainsi que tous ceux ordinaires du Centre, de l'Est et de l'Ouest de la France, portent dans la commerce le nom de „vins frais," en raison de leur délicatesse et de la fraîcheur qu'ils laissent à la bouche. Ceux du Languedoc et de la vaste contrée méditerranéenne, portent celui de „vins chauds," parce qu'ils se distinguent par le corps et le titre alcoolique souvent très-élevé.

Il existe cependant, dans le Midi, beaucoup de vins, types magnifiques, admirables, entre autres les „soubergues" et les „montagnes" premiers choix de l'Hérault, et les „garrigues" de l'Aude (côtes pierreuses et sommets rocaillieux), qui n'excluent pas toute fraîcheur, de même que certains petits vins des plaines du bas Languedoc.

Les vins de coupage, — dits vins de ménage, — sont généralement composés de quatre cinquièmes de vin du Midi et de un cinquième de vin du Centre.

Ces quatre cinquièmes de vin de Midi ne sont ni du même type, ni du même endroit; ils sont le plus souvent: deux cinquièmes de l'Hérault, un cinquième de l'Aude et un cinquième des Pyrénées Orientales, c'est-à-dire du Roussillon.

Le dernier cinquième de ces coupages est un vin du Centre, qui, par sa fraîcheur, et son petit bouquet, parfait ce mélange; il est ordinairement de la côte du Cher, des côtes de la Loire, de la Bourgogne ou des Charrentes.

A ce cinquième de vin rouge du Centre, dans les coupages, vient quelquefois, l'été, se joindre (remplaçant un broc du Midi) un broc de quinze litres de vin blanc d'Anjou, du Poitou ou d'Entre-deux-Mers (Gironde), lequel émoussille le vin du Midi, un peu lourd et pâteux par les temps chauds.

Telle est, par à peu près, la composition des vins de coupage; je dis par à peu près, parce qu'ils varient selon les années, selon les vins plus ou moins réussis de telle ou telle contrée; et ce sont ces variations de chaque année qui font de la viniculture un sujet toujours nouveau d'études, d'observations et parfois d'inquiétudes.

Remarquons que le coupage, bien ordonné, est une opération loyale, souvent absolument nécessaire; donc, ne pas confondre avec le „mouillage" la sophistication.

ÉLOY.

UNE TRAGÉDIENNE DANS UN DRAME RÉEL.

I.

Un port majestueux, une beauté remarquable, une voix sonore et harmonieuse, un geste plein de noblesse, le talent d'émouvoir: telles étaient les qualités qui avaient assuré à M^{lle} Chalency, sur plusieurs grandes scènes de province, de nombreux et éclatants succès, dans la tragédie et dans le drame.

Comme elle était engagée à N. pour toute la saison d'hiver, elle avait loué, à peu de distance du théâtre, une espèce de pavillon situé au milieu d'un petit jardin, et c'est là que lui arriva l'aventure qui va être racontée.

Notre artiste vivait avec une vieille tante et était servie par une fille du pays, appelée Marianne, qui cumulait chez elle la double fonction de femme de chambre et de cuisinière.

Parmi les jeunes gens assidus à ses représentations, et qui de l'amour de l'art étaient passés tout naturellement à celui de l'actrice, se trouvait M. de Nogaret, homme aimable, riche, libre, à ce qu'il disait du moins, et d'une figure aussi gracieuse que distinguée. M. de Nogaret commença par saluer l'actrice quand il la rencontra sur son chemin, puis il écrivit. Sa lettre n'était point une déclaration, mais

l'épître d'un homme de goût, qui se serait spécialement occupé de littérature dramatique.

Il réclamait la faveur de donner quelques conseils, que sa longue expérience lui faisait croire bons. M^{lle} Chalency connaissait de vue l'écrivain; elle savait qu'il ne pouvait guère avoir plus de vingt-huit à vingt-neuf ans, qu'il était honorablement noté dans la ville, et elle crut pouvoir accepter les conseils qu'il lui offrait avec tant de délicatesse.

Dès ce moment, la vie de la jeune actrice fut heureuse et complète. Le théâtre en occupa une moitié; l'autre moitié était remplie par de douces causeries avec un homme de goût, très-habile dans l'art de bien dire, et qui, du reste, lui avait donné l'espoir d'un prochain mariage, espoir d'autant plus permis à la jeune actrice, que le passé n'avait pour elle aucune ombre fâcheuse, aucun souvenir pénible; elle n'avait à rougir de rien, ni à baisser les yeux devant personne. M. de Nogaret était heureux à l'idée qu'il n'avait point de rival, et M^{lle} Chalency, de son côté, était certaine que personne n'avait aucun droit sur le cœur de celle qu'elle aimait.

La jeune actrice était dans l'erreur. Il y avait une veuve belle et d'une renommée intacte, comme jadis la matrone d'Ephèse, qui cependant ne regrettait pas un jeune mari, mais portait légèrement le deuil d'un vieil époux. M^{me} de Villiers, avant l'arrivée de M^{lle} Chalency, avait accepté les hommages de M. de Nogaret, et la veuve devait croire qu'elle ne quitterait ses habits de deuil que pour aller à l'autel. M. de Nogaret commença par négliger la veuve; il fit naître ensuite de petites querelles; il bouda; il laissa s'écouler des semaines entières sans la voir; il répondit aux reproches par des duretés, et il finit par briser des liens qui lui pesaient. La délaissée ne tarda pas à apprendre les motifs d'une conduite aussi singulière: elle avait une rivale; elle était sacrifiée à une actrice!

II.

Une femme raisonnable aurait fait des réflexions philosophiques, aurait comprimé sa douleur. Mais M^{me} de Villiers était passionnée, vindicative; elle fit deux parts de son cœur; l'une pour les regrets que lui causait l'infidélité de M. de Nogaret, l'autre pour la haine que lui inspirait M^{lle} Chalency. Elle allait au théâtre, et là, cachée dans le fond d'une loge, elle suivait tous les mouvements de l'actrice, elle analysait sa personne et son talent avec la minutie malveillante de la jalousie. Le sommeil s'éloigna sans retour de M^{me} de Villiers; la fièvre s'empara d'elle; son front se raya de rides précoces. Elle cessa de voir ses amis, ferma sa porte à tout le monde et, seule dans sa maison déserte, s'abandonna à un vertige, fils de l'isolement, et qui engendra les plus mauvaises pensées. Tandis que M^{lle} Chalency simulait au théâtre la douleur, le désespoir, la mort, M^{me} de Villiers remplissait sa maison de cris funèbres dont elle cherchait à éteindre la violence, ou, debout devant une glace, elle s'effrayait de la pâleur de son front et de l'égarément de ses yeux. La veuve finit par s'indigner de sa faiblesse, et résolut de ne pas mourir sans vengeance; la pensée du suicide la conduisit à la pensée du crime.

Sur ces entrefaites, M^{lle} Chalency sortit un soir du théâtre, le corps couvert d'une légère transpiration et mal défendu par un châle léger contre la bise qui soufflait. Sa transpiration s'arrêta; elle rentra chez elle avec le frisson, se mit au lit avec la fièvre, et le lendemain, quand M. de Nogaret entra chez elle, il trouva la jeune fille en proie au délire et auprès d'elle un médecin qui venait de la soigner, redoutant, disait-il, une fluxion de poitrine.

La malade demeura livrée aux soins de Marianne, sa tante se trouvant en ce moment atteinte d'un fort rhumatisme. Marianne aimait beaucoup sa jeune maîtresse et remplit ses fonctions de garde-malade avec autant d'exactitude que de dévouement. M. de Nogaret ne paraissait chez la malade qu'à de rares instants pour éviter toute cause d'agitation, et tout prétexte à des conversations nuisibles. Du

reste, la guérison arrivait à pas lents, mais sûrs.

Un soir, M^{lle} Chalency, se sentant mieux, voulut renvoyer sa jeune servante Marianne.

— Vous veillez depuis longtemps, Marianne, lui dit elle; vous dormez debout; c'est tout

simple, depuis trois jours vous ne me quittez plus; allez vous coucher.

Marianne avait dans les mains une potion, qu'elle transvasa dans une tasse de porcelaine, et, s'avançant vers sa maîtresse :

— Prenez ceci, mademoiselle, cette boisson va vous endormir; une transpiration salutaire s'établira durant votre sommeil, et demain matin vous vous réveillerez guérie.

Mais le sommeil venait de lui-même; les



UN TROUPEAU DE CERFS.

yeux de M^{lle} Chalency se fermaient; elle se trouvait si commodément placée dans son lit, qu'elle voulut s'épargner les mouvements nécessaires pour prendre sa potion; elle fit signe qu'elle voulait dormir.

Marianne posa la tasse sur la table de nuit, et, après avoir recommandé à la malade de boire aussitôt qu'elle se réveillerait, la servante se retira.

III.

M^{lle} Chalency, affaiblie par une diète sévère, mais que la fièvre avait quittée, tomba d'abord dans un assoupissement profond; peu à peu son

sommeil s'anima. L'alcôve de la jeune actrice se peupla bientôt de mille images bizarres; les tragiques figures qu'elle avait personnifiées au théâtre passèrent devant elle; tantôt confuses, tantôt distinctes; elle ignorait elle-même si son

état était le sommeil ou la veille.

Cependant quelques frissons lui rappelèrent la maladie qui l'accablait; elle reconnut son alcôve, sa chambre; elle entendit le tic-tac léger de sa pendule, et, désireuse de chasser

tout le cortège de ces fantômes, elle allait faire un mouvement et avoir recours à la potion du docteur, placée sur sa table de nuit, lorsqu'elle crut voir sa porte s'ouvrir et une femme entrer et se diriger vers son lit...



SALON DE GAND, 1880. — LES PENSÉES DE L'AÏEULE, D'APRÈS UNE PHOT. DU TABL. DE M. LHERMITTE.

A la lueur d'une veilleuse, M^{lle} Chalency vit parfaitement cette nocturne visite. C'était bien la muse de la tragédie; une taille élevée, des cheveux noirs dont les anneaux mêlés ressemblaient à des serpents, des lèvres serrées,

des traits pâles, une robe blanche que recouvrait un manteau brun, qui laissait les épaules à découvert et dont une main crispée retenait un des pans, tel était le costume de cette apparition à laquelle il ne manquait qu'un

poignard. Cette femme s'avança jusqu'au pied du lit, et elle appliqua sa main glacée sur les lèvres brûlantes de M^{lle} Chalency.

— Oh! dit-elle, elle n'est pas morte.

Elle quitta alors le pied du lit et alla

vers une des fenêtres, près de laquelle était suspendu un riche poignard. M^{lle} Chalencey crut que son étrange visiteuse allait s'emparer de cette arme et revenir vers elle pour l'en percer de coups; elle se releva à demi sur son lit et se mit à appeler:

— Marianne! Marianne!

M^{me} de Villiers, — car c'était elle, — ouvrit les volets pour faire pénétrer dans la chambre le jour naissant, puis elle se dirigea vers la porte, donna un tour de clé, et revint vers le lit.

IV.

Chaque pas de cette femme faisait courir un frisson dans les veines de M^{lle} Chalencey, faisait claquer ses dents de frayeur et couvrait son corps d'une sueur froide.

La terreur qui s'empara d'elle égara sa raison et troubla sa vue.

— Vous ne me connaissez pas, dit M^{me} de Villiers d'une voix dure, et en s'asseyant au pied du lit, mais moi je vous connais, regardez-moi bien... C'est à moi que vous avez enlevé celui que j'aimais... Oui, oui, Charles de Nogaret.

A ce nom chéri, M^{lle} Chalencey se releva sur son lit, et trop sûre qu'elle n'était le jouet d'aucun rêve, mais que sa vie était à la disposition d'une rivale redoutable, elle appela, non pas Marianne, mais M. de Nogaret lui-même. M^{me} de Villiers releva la tête d'un air altier, un sourire ironique écarta ses lèvres, et secouant un peu les épaules:

— Vous pouvez l'appeler, il ne viendra pas... ou du moins il viendra trop tard pour vous sauver.

— Pour me sauver! s'écria M^{lle} Chalencey en joignant les mains.

Malgré sa pâleur et les traces visibles de la maladie, M^{lle} Chalencey était belle encore; l'éclat de la jeunesse vivait toujours sous la couleur mate de sa peau, sous la raie violette qui entourait ses beaux yeux. M^{me} de Villiers ne la quittait pas du regard, elle s'élevait de sa jalousie, mais trop prévenue pour rendre justice à sa rivale:

— Il vous aime, il vous aime, s'écria-t-elle, et pour vous il m'a abandonnée!

Elle se leva, mais retomba sur son fauteuil, et cette figure altière et sauvage se couvrit de larmes, un tremblement nerveux s'empara des mains de la terrible veuve.

— Dieu vous a protégée, dit-elle, cette tasse encore pleine auprès de vous contient du poison... Ah! n'accusez pas Marianne, c'est moi seule qui ai tout fait... C'est moi qui ai persuadé à cette fille, autrefois à mon service, que j'avais un élixir propre à vous sauver... Elle croyait vous guérir, elle vous tuait!... Et savez-vous ce qui m'a fait venir... peut-être avec l'espérance de jouir de votre agonie?... C'est la pensée que, vous morte, lui n'aurait pas manqué d'apprendre la vérité, et qu'il m'aurait maudite... Et Marianne qu'il ne fallait pas laisser accuser, Marianne, que j'ai trompée et dont il est nécessaire d'établir clairement l'innocence!... Car, pour moi, le sacrifice de ma vie est fait, je ne sortirai pas d'ici vivante, à moins que vous-même ne consentiez...

La convalescente, pleine d'effroi, balbutia quelques paroles sans suite. M^{me} de Villiers reprit d'une voix terrible:

— Renoncez à cet homme! Je suis riche; prenez la moitié de ma fortune et que ni lui, ni moi, ni personne, n'entende plus parler de vous.

Un instinct de révolte fit s'échapper de la poitrine haletante de M^{lle} Chalencey un seul mot:

— Jamais!

— Ah! jamais! s'écria la furie, en se précipitant sur le lit, où, d'un de ses bras, elle maintint M^{lle} Chalencey, tandis que de la main qui lui restait libre, elle prit la tasse qui contenait le poison et l'approcha des lèvres de la jeune fille.

— Ah! madame, grâce, grâce! ayez pitié de moi, ne me faites pas mourir!

— Vous avez raison, s'écria M^{me} de Villiers en abandonnant sa victime et en s'éloignant

d'un pas; mais une femme comme moi n'est pas faite pour que vous puissiez jamais dire d'elle que vous lui avez refusé merci, et qu'elle a voulu empoisonner sa rivale... Vivez, mademoiselle, et soyez heureuse!

M^{me} de Villiers, le regard ferme, la main assurée, porta, le fatal breuvage à ses lèvres...

— Ouvrez! ouvrez! criait M. de Nogaret, en frappant la porte à coups redoublés.

On entendait la voix du médecin qui venait faire sa visite matinale et les sanglots de Marianne.

M^{lle} Chalencey rassemblant ses forces, s'élança hors de son lit.

— Non, non, disait M^{me} de Villiers, à vous le bonheur, à moi la mort et l'oubli!

La main défaillante de M^{lle} Chalencey parvint jusqu'au vase, qui échappa à M^{me} de Villiers et alla se briser sur le parquet.

Au même moment, M. de Nogaret, aidé du médecin, parvint à briser la porte. Il vit celle qu'il aimait debout et presque inanimée, et celle qu'il avait délaissée, étendue inerte dans un fauteuil.

— Cette femme s'est empoisonnée! tels furent les premiers mots de la jeune actrice.

Le docteur administra des remèdes si prompts à M^{me} de Villiers qu'au bout de quelques heures il répondit de sa vie.

— J'ai vu la tragédie, dit la jeune actrice à sa tante, je ne la jouerai plus: je n'atteindrai jamais à la hauteur de la vérité que j'ai eue sous les yeux...

Elle put tenir facilement parole, car dès qu'elle fut rétablie elle épousa M. de Nogaret, et six mois après, la terrible M^{me} de Villiers se remaria: — un époux au sort peu enviable, ma foi!

M. A.

LES BRODEURS.

Depuis qu'on a mis à la mode,
En tous pays, l'art de broder,
On en prend si bien la méthode
Que l'on brode tout, — pour tromper.
On brode son ton, sa manière,
On brode jusqu'aux sentiments;
Broder aussi pour les amants
Est le moyen de toujours plaire.

Un docteur brode son mémoire;
Ainsi brode chaque marchand;
Combien d'auteurs brodent l'histoire!
Un flatteur brode un compliment;
Un conteur brode une nouvelle;
Le pédant brode ses discours;
Dans la politique toujours,
Broder est chose universelle.

L'avocat brode son langage;
Un guerrier brode ses exploits,
Et l'hypocrite son visage;
Que de juges brodent les lois!
L'infidèle brode un parjure;
Entre eux brodent bien des époux;
Mais, bien plus habiles qu'eux tous,
Les femmes brodent la nature.

J. LORiot.

LES EMPRUNTS.

Il survient parfois, dans la vie d'une nation, des événements inattendus, tels que des guerres suivies de revers, ou bien il se produit des besoins impérieux, auxquels on n'est pas préparé et qui exigent des sacrifices considérables et des ressources immenses.

Or, ces ressources, la nation ne les possède pas, puisqu'elle n'a pas de capital proprement dit et que le revenu des impôts, destiné à couvrir des dépenses prévues, n'excède pas ces dépenses.

Il lui faut donc recourir au crédit et emprunter, soit pour un temps, soit pour toujours, une somme déterminée, dont elle sert l'intérêt

au moyen de l'impôt, qu'elle rembourse au moyen de l'amortissement et qui constitue ce qu'on appelle dette publique.

Mais en dehors des gouvernements, il est d'autres personnes morales, d'autres administrations publiques pour lesquelles l'emprunt est une nécessité et qui lui doivent leur transformation et leur prospérité.

Telles sont les provinces, les communes et les villes.

* *

Que de grandes conceptions, que d'ouvrages immortels doivent leur création à ce système économique! Que de villes lui doivent leurs avenues larges et aérées, où la lumière et la vie circulent sans obstacles, leurs squares ombragés et coquets, véritables jardins publics où l'ouvrier et l'artisan peuvent, les jours de repos, se délasser loin de la poussière et du bruit; par lui, elles ont pu métamorphoser des cloaques infects en quartiers salubres, des rues impraticables en boulevards spacieux.

Il eût fallu des siècles pour obtenir autrement de semblables résultats, et nous pouvons affirmer que les fruits récoltés sont plus abondants et plus doux que le sacrifice demandé n'est amer.

* *

Si maintenant, laissant pour un instant les emprunts d'Etat, nous envisageons les entreprises privées, que verrons-nous?

Des ingénieurs habiles, des savants éprouvés ont trouvé, par exemple, une mine de charbon d'une grande richesse, dont l'exploitation donnerait des revenus considérables. Mais pour opérer ce travail d'extraction, des machines sont nécessaires, il faut ouvrir des routes, creuser des puits, acheter des chevaux et des voitures pour le transport des matériaux et des charbons.

Tout cela exige des capitaux énormes dont les inventeurs de la mine ne peuvent disposer.

Alors ils s'adressent au public, lui font entrevoir les avantages de leur entreprise, lui offrent des garanties sérieuses et font appel à ses épargnes pour constituer un capital. Les capitalistes accourent à cet appel, donnent leur argent en échange de valeurs qu'on appelle „actions” ou „obligations,” et la société organisée se met à l'œuvre.

On ne sait pas assez combien est puissante l'association des capitaux.

* *

Il est des travaux pour l'exécution desquels la fortune d'un seul individu ne pourrait suffire, et qui ne peuvent réussir qu'à la condition d'être largement entretenues et alimentées. On n'arrive à ce résultat qu'en réunissant toutes les petites épargnes disséminées, en les attirant par des avantages réels. Les petites sommes font les gros capitaux, et ce n'est qu'avec les gros capitaux qu'il est possible de poursuivre certaines entreprises.

* *

Et puis, en dehors de la sécurité dans le placement, des avantages attachés à la possession de ces valeurs d'Etat ou de villes, ou de ces titres industriels, il est un autre attrait bien puissant, qui exerce sur les imaginations un empire irrésistible: c'est celui de la „prime” affectée à certaines valeurs.

Beaucoup parmi vous, chers lecteurs, ont éprouvé ce sentiment. Bien certainement, l'espoir de captiver la Fortune, d'attirer les regards de cette capricieuse déesse, est entré dans votre esprit et a déterminé votre choix dans le placement de vos épargnes.

Qui n'a fait ce rêve enchanteur? Qui de nous n'a calculé, par la pensée, ce qu'une fortune subite apporterait de modifications à son existence? Qui de nous n'a fait le songe de Perrette? Pensez donc à ce qu'il faut pour opérer cette transformation: un simple effet du hasard combinant plusieurs chiffres et formant de la sorte le numéro fatidique.

* *

Au point de vue économique, l'emprunt public a l'avantage d'offrir un encouragement et un placement facile aux petites épargnes et de leur donner, avec la sécurité, un intérêt rémunérateur.

Au point de vue social, le résultat n'est pas moins grand; l'emprunt intéresse tous les citoyens au développement national, ainsi qu'au succès d'entreprises collectives, il les habitue à compter les nus sur les autres et à réunir leurs forces vers un même but d'utilité.

**

Tandis que certains économistes ou financiers, exagérant le rôle du crédit, considèrent l'emprunt comme un moyen d'attirer les capitaux, de leur trouver un emploi et de développer la richesse, d'autres, au contraire, lui reprochent de grever l'avenir et de laisser aux générations qui doivent suivre des charges auxquelles elles n'auront pas consenti et dont elles seront néanmoins obligées de supporter le poids.

Ce reproche, tout fondé qu'il puisse être en apparence, est très-exagéré.

N'est-il pas juste que nos descendants héritent du fardeau que nous avons porté et qu'ils paient aussi leur part des plaisirs et des avantages que nous leur auront préparés? Ne sommes-nous pas nous-mêmes solidaires des actes de nos pères, et les progrès que nous voyons s'accomplir de nos jours n'ont-ils pas été préparés ou ébauchés par eux?

C'est le présent qui se livre à toutes les expériences dont l'avenir aura le bénéfice, qui expose ses capitaux et la vie des hommes dans les chemins de fer ou dans les entreprises publiques, qui crée, au prix des sacrifices les plus lourds, une foule de biens destinés à devenir communs à tous et dont les générations futures profiteront.

Sans nul doute, tous nos efforts doivent tendre à éviter à ces générations des embarras et des crises; mais ce serait un dévouement sans équité, une abnégation pleine de périls que ceux qui iraient jusqu'à faire peser toutes les charges sur le présent, qui court les principaux risques et n'en recueille que peu de fruits.

Il ne faut pas pourtant engager aveuglement l'avenir; il y aurait là un grand danger, dont certains pays ont fait l'expérience. Nous avons souvent entendu dire que plus un Etat empruntait, plus il était riche: c'est là une grave erreur. Pas plus qu'un particulier, un Etat ne s'enrichit en faisant des dettes; mais lorsque les emprunts publics ont pour but d'aider au développement des institutions, de favoriser l'extension des moyens de travail et d'apporter la richesse au sein de la nation qui les contracte, ils deviennent un élément de prospérité et de progrès.

O. N.

HISTORIQUE DU SOUPER.

Depuis que, dans les grandes villes, l'usage s'est établi de dîner à cinq ou à six heures, on ne soupe plus, naturellement. Le souper y est donc une „institution" morte et enterrée, tombée dans le domaine de l'histoire, — car le souper a son histoire, dont nous allons donner une page qui n'est pas dépourvue d'intérêt pour notre époque:

Le souper était chez les Romains le repas principal et de cérémonie; il avait lieu à quatre heures et demie. Dans le temps de la République, on dressait les tables sous le vestibule de la maison, et l'on mangeait ainsi à la vue du public; les lois défendaient que l'on fit autrement; mais sous Lucullus, elles ne furent pas observées.

Les repas avaient trois services: dans le premier, on apportait le potage, les œufs, les vins miellés, les laitues; dans le second, les viandes solides, les ragoûts, les grillades, le

poisson; dans le troisième, les fruits, crus, cuits ou confits, les tartes.

Cet ordre n'était pas constant; souvent on mangeait les huîtres après les fruits; plusieurs repas commençaient par les cerises, les prunes, les pêches et le raisin; quelquefois les fruits terminaient le repas, et l'on débutait par les œufs.

Chez les riches et les gourmands, les services étaient plus nombreux; et l'on cite même certains soupers d'Héliogabale où l'on en compte vingt-deux.

Si l'on devait mettre sur la table un plat recherché ou un oiseau rare, le maître d'hôtel l'apportait escorté d'esclaves qui jonaient de la flûte et du hautbois, tandis que d'autres écartaient les mouches de la table, et de la tête des convives.

On portait des santés, on offrait pour cela, avec pompe, une grande coupe appelée „cupa magistra," on se la passait de main en main.

Celui qui voulait honorer une maîtresse ou un protecteur, buvait autant de coups qu'il y avait de lettres dans son nom.

N'oublions pas de mentionner, à ce sujet, qu'à Athènes, les gens riches ne faisaient qu'un seul repas par jour, qui était avant le coucher du soleil; le peuple et l'armée en faisaient deux.

Z.

CE QUE PÈSE LA TERRE.

On est parvenu à déterminer très exactement la densité moyenne de la terre, à peser la masse entière de notre globe.

La terre pèse 934,000,000,000,000 kilogrammes, — c'est-à-dire 934,000 milliards.

Ce nombre ne nous dit rien, il est trop fort, et notre imagination trop faible; mais voici comment il faut le comprendre:

Si l'on calculait le poids d'un volume d'eau équivalent au volume de la terre, on trouverait un nombre cinq fois et demi moindre que celui marqué plus haut.

Donc la densité moyenne de la terre, sa pesanteur spécifique est 5¹/₂ fois plus forte que celle de l'eau. Et comme la densité des roches qui sont à la surface n'est guère que deux et demi, il doit y avoir, dans l'intérieur du globe, des masses très-lourdes dont l'excès de densité compense la densité moindre des roches superficielles. La densité du centre ne doit pas être fort éloignée de celle du plomb.

Ce résultat est déduit d'expériences nombreuses et variées, faites au moyen de méthodes basées sur des principes différents, ce qui leur donne le caractère de la certitude.

D.

LE COUP DE CRAVACHE,

ou

TOPEE-LE-MULATRE.

PREMIÈRE PARTIE.

III.

Belle-Ile, en Cornouailles, était la résidence des comtes de Tregaron, et une des plus riches et des plus magnifiques propriétés de la Grande-Bretagne.

Comme son nom l'indique, c'était une île située entre les deux affluents de la jolie petite rivière Tregaron.

Une singulière fatalité s'était attachée à la dernière génération de cette famille.

Le comte, un homme fort et robuste, ses trois fils et son petit-fils, tous bien portants, disparurent de ce monde dans un espace de dix années.

Le titre et les propriétés échurent à un

membre d'une branche éloignée de la famille, qui certainement n'avait jamais songé à devenir le possesseur d'une si belle succession.

Cet héritier était le colonel Edmond Elliot, autrefois capitaine au régiment de la reine, et pour le moment en garnison en Angleterre, l'infortuné époux et père dont nous avons raconté la triste histoire précédemment.

Il s'était conduit en héros pendant les révoltes aux Indes et avait vainement cherché la mort dans plus d'une bataille, où il avait recueilli gloire et honneurs. Et maintenant, par une suite de décès imprévus, il était devenu pair du royaume et possesseur d'une fortune princière.

Les principales propriétés étaient inaliénables et revenaient à l'héritier du titre; si le nouveau comte mourait sans descendant mâle, elles devaient revenir au fils d'un cousin, nommé Armand Elliot.

Il y avait, en outre, d'autres propriétés consistant en une mine d'étain dans le pays de Galles, plusieurs fermes, une immense quantité de bétail ainsi que beaucoup de valeurs dont le nouveau lord Tregaron pouvait disposer comme il l'entendrait.

Il avait déjà songé à favoriser le fils de son cousin Henri Bathurst, ainsi qu'il le lui avait promis autrefois, dans une conversation qu'ils avaient eue ensemble au bungalow des montagnes de l'Hindoustan.

Pendant la première semaine de son séjour à Belle-Ile, le comte avait prié ses deux jeunes parents, Armand Elliot et Wolsey Bathurst, de venir le trouver.

Ils arrivèrent donc un soir ensemble. Ils dînèrent avec le comte qui, pendant ce repas, étudia attentivement leur caractère.

Le lendemain matin, après le déjeuner, il les conduisit dans son cabinet pour leur apprendre dans quel but il les avait invités à Tregaron.

Après qu'ils furent assis, le comte parla en ces termes:

— Vous savez tous les deux comment, par une série d'événements étranges, je suis entré en possession du titre et des biens dont je jouis, et vous me croyez sans doute bien heureux au milieu de cette grandeur qui m'entoure. Eh bien, non, mes amis, détrompez-vous: je suis l'être le plus infortuné du pays entier. J'ai perdu à la fois mon épouse adorée et mon unique enfant; aussi je suis vieux avant l'âge et je ne me remarierai jamais....

Il y eut un court silence, puis il reprit: — Armand Elliot, quand j'aurai quitté ce monde, c'est vous qui serez mon héritier; à votre tour vous serez comte de Tregaron, et en attendant vous porterez mon second titre, celui de vicomte de Wareham.

Elliot s'inclina en signe d'obéissance, tandis que les traits de Bathurst prirent une expression de haine et d'envie, car son caractère était aussi mauvais que celui d'Armand était noble et loyal.

— Vous êtes riche, Armand, continua le comte, et Wolsey Bathurst est pauvre; il doit ce qu'il est à la bonté de sa grand-mère.... Outre l'héritage de Tregaron, je possède de grands biens dont je puis disposer à ma guise. Je viens vous proposer à tous les deux d'entreprendre une tâche fort difficile, mais qui sera récompensée largement, en cas de réussite.

— Quelle est-elle? s'écria Wolsey Bathurst avec vivacité.

Le comte regarda fixement le jeune homme et crut lire l'avidité sur ses traits rusés.

— Si votre entreprise est couronnée de succès, Wolsey Bathurst, je vous donnerai une grande partie de ma fortune privée, ainsi que ma propriété de Longmead.

IV.

Les yeux de Wolsey brillèrent d'un éclat fébrile, et ses mains se crispèrent.

— Et vous, Armand, si vous réussissez, vous aurez ma gratitude éternelle, et nuit et jour je vous bénirai.

— Parlez vite, fit le jeune Elliot, le visage animé d'un généreux enthousiasme.

— Ecoutez, continua lord Tregaron d'une voix émue. Vous avez appris comment j'ai perdu ma femme et quel coup...

— Nous connaissons cette triste histoire, Milord, dit Armand, épargnez-vous en le récit.

— Vous savez aussi, reprit le comte, que mon enfant m'a été volée... Après que la rébellion fut domptée, je fis des recherches pour découvrir le misérable Topee, qui me l'a enlevée. J'appris qu'il avait été tué pendant la révolte, et je ne découvris aucune trace de ma pauvre petite Rosamonde. C'était une douce et tendre créature, et je fus persuadé que les brutalités et les mauvais traitements du maître maudit avaient dû la tuer. Cette pensée devint une véritable torture pour moi, et ma santé en éprouva un si grand choc, que je fus obligé d'abandonner mon poste et de revenir en Angleterre. Depuis cette époque, je ne fais que languir, et la vie n'a plus aucun charme pour moi. Un de mes amis, à qui je racontai ma triste histoire, il n'y a pas longtemps, m'a suggéré une idée qui ne me quitte plus : c'est que ma fille vit peut-être encore...

— Cela n'est pas probable, interrompit Wolsey; Topee doit l'avoir fait mourir.

— Je ne suis pas de votre avis, fit Armand; il me semble que s'il avait eu cette intention, il l'aurait tuée, au lieu de la prendre avec lui. Il aura épargné sa vie, dans un but que le Ciel seul connaît.

— Vous avez raison, Armand, s'écria Lord Tregaron. Oh, que ne puis-je de nouveau aller à sa recherche! Mais je compte sur l'un de vous, mes amis, pour me remplacer... Qui de vous deux ira?

— Ce sera moi, s'écria le jeune Elliot. Je partirai aujourd'hui même, et je ne reviendrai que quand j'aurai découvert ses traces.

— Je vous accompagnerai! exclama Wolsey Bathurst. Mon père habite Calcutta; il pourra nous aider, ou au moins nous donner des conseils. Je veux tenter la fortune.

— Que le ciel vous bénisse tous les deux, murmura le comte, et que le succès couronne cette entreprise. Ramenez-moi mon enfant... et si elle n'est plus de ce monde, tâchez de découvrir le lieu où elle repose. Si elle vit, il est possible qu'elle n'ait pas oublié sa langue natale, son nom, son histoire...

Les deux jeunes gens, qui venaient d'accepter une mission si difficile, reçurent du comte toutes les instructions qu'il pouvait leur donner concernant son enfant, et ils quittèrent Belle-Ile peu d'heures après.

Ils devaient voyager ensemble jusqu'à Brindisi, et de là s'embarquer pour Calcutta.

Quand ils avaient pris congé de Lord Tregaron, celui-ci les avait suivis des yeux aussi longtemps qu'il avait pu les apercevoir; puis il avait adressé au Ciel une prière fervente pour le succès de leurs recherches. „Grand Dieu, s'était-il écrié, ayez pitié de moi, faites que ma petite Rosamonde me soit rendue! Quelle que soit sa position dans le monde, elle trouvera toujours un refuge dans le cœur de son père.”

V.

A trois milles sud de Calcutta, sur la rive du Hoogly, un affluent du Gange, se trouve un faubourg aristocratique, appelé Garden Reach, habité surtout par de riches Anglais.

Les maisons entourées de magnifiques jardins, ont toutes vue sur la rivière sacrée, et ceux qui y demeurent jouissent du coup d'œil animé du va et vient perpétuel des vaisseaux.

Nous allons nous occuper spécialement de l'une de ces habitations, séparée du chemin public par une haute muraille en briques, sur le sommet de laquelle est cimentée une large rangée de bouteilles cassées.

Cette muraille est percée par une petite porte massive en fer qui sert d'entrée aux piétons et au-dessus de laquelle on a peint ces mots : „Villa Banyan.”

La maison, qui a deux étages, est d'une belle architecture, à la fois grecque et orientale. Un grand pavillon ombragé et de fraîches vérandahs, offrent des retraites délicieuses à ceux qui viennent se reposer dans les magnifiques jardins dont le bâtiment est entouré.

L'intérieur de ce luxueux séjour est entièrement dallé de marbre, et ses murailles offrent des fresques d'un goût admirable. L'ameublement en bambou, vernissé noir et or, d'immenses vases indiens remplis de fleurs, des rideaux en dentelle, des divans, des canapés, tout enfin annonce que le propriétaire de ce lieu est un des favoris de la fortune.

Une douzaine de domestiques, au teint cuivré, dont les yeux noirs et brillants offrent un singulier contraste avec leurs costumes flottants de toile blanche, parcouraient en silence l'habitation et se tenaient prêts à obéir aux ordres de leur maître.



LE TOPOPHONE.

Ce maître était Henri Bathurst, le riche négociant de Calcutta, le cousin d'Edmond Elliot, actuellement comte de Tregaron.

Armand Elliot et Wolsey Bathurst avaient quitté Belle-Ile dans la deuxième semaine du mois de janvier.

Quand ils arrivèrent à Calcutta, après une traversée favorable, le mois de février touchait à sa fin.

Aussitôt que les deux jeunes gens furent descendus à l'hôtel, Bathurst se fit apporter un livre d'adresses et y chercha celle de son père.

— C'est étonnant, n'est-ce pas, Armand, dit-il à son compagnon, que je ne sache pas où mon père demeure?... J'ai été élevé par ma grand-mère maternelle, et l'auteur de mes jours ne s'est jamais occupé de moi. Je ne l'ai même plus revu depuis ma tendre enfance. Il nous a écrit un jour pour me dire que je devais tâcher de gagner ma vie, qu'il n'avait rien à me donner, que le commerce qu'il faisait n'était pas pour son compte et que sa position était peu lucrative.

— Votre père s'est-il remarié? demanda Armand.

— Je l'ignore, répondit Wolsey en riant. On m'a raconté que mon père a aimé autrefois une jeune fille qui a rejeté ses offres pour épouser celui qui est à présent le comte de

Tregaron. . . Après le mariage de son cousin mon père épousa ma mère, qu'il n'aima jamais, et qui mourut un an après ma naissance. Il quitta alors l'Angleterre et vint habiter les Indes, où il finit par s'établir dans le commerce... Ah! voici son adresse! s'écria Wolsey: „Henri Bathurst — Garden Reach, — Villa Banyan.” Eh bien, prenons une voiture et faisons-nous conduire à la villa Banyan.

— Volontiers, dit Elliot; à moins que vous ne préfériez, dans cette première visite, voir votre père sans témoins

— Oh! il n'y aura rien de sentimental dans ma rencontre avec lui, soyez en persuadé; il n'est pas même certain qu'il me reverra avec plaisir.

En disant ces mots, le jeune Bathurst tira le cordon de la sonnette et ordonna au domestique qui apparut de lui procurer une voiture.

Quelques instants plus tard, les deux jeunes gens montèrent dans le véhicule et se firent conduire dans la direction du Strand et de l'Esplanade.

VI.

C'était l'heure à laquelle le monde fashionable de Calcutta se promène sur le Strand, ainsi qu'on appelle le quai qui borde la rivière.

Il y avait une foule de piétons, une grande quantité d'élégants équipages, des cavaliers et des amazones qui montaient et descendaient la promenade au grand galop.

— Votre père se trouve peut-être parmi ces promeneurs, dit Armand; ne le reconnaîtrez-vous pas, si le hasard l'offrait à vos yeux?

— Oh! je suppose que s'il est ici, ce ne sera pas en équipage, fit Wolsey d'un ton sarcastique. Mais voyez donc, continua le jeune homme, ce cavalier qui arrive là-bas; il a tout à fait l'air d'un personnage; un vrai nabab, c'est certain!

Et du doigt il indiquait un homme, mis avec la plus grande recherche, monté sur un superbe animal et suivi d'un domestique. Il se donnait un air important, comme s'il se sentait au-dessus du commun des mortels.

— Tout nabab que vous le croyez, il a une figure qui me déplaît beaucoup, fit Armand.

La voiture des deux jeunes gens avançait lentement vers Garden Reach, de manière qu'ils purent jouir de l'aspect de la rivière et des vaisseaux qui la sillonnaient, ainsi que des vues curieuses qui se présentaient à leurs regards.

La soirée était venue quand les chevaux s'arrêtèrent devant la petite porte de la villa Banyan.

Le cocher descendit de son siège et sonna. La porte s'ouvrit immédiatement, et un Hindou de haute taille, habillé de blanc, se présenta devant eux.

Ils lui demandèrent si son maître était à la maison.

Sur la réponse qu'ils reçurent, les jeunes Anglais descendirent de voiture, et furent admis dans le jardin ombreux, éclairé par des lampes qui rayonnaient d'un doux éclat.

L'Hindou les fit passer ensuite dans une grande vérandah, soutenue par des colonnes élevées, et de là les conduisit dans un vestibule de marbre blanc, où les jeunes gens s'arrêtèrent et remirent leurs cartes au domestique, qui alla les porter à son maître.

— En voilà une d'aventure! murmura Wolsey à l'oreille d'Elliot; le cocher s'est trompé, il y aura plus d'un Bathurst à Calcutta; il est impossible que ceci soit la demeure de mon père. A présent, nous ne pouvons plus nous retirer; nous adresserons nos excuses au propriétaire de cette magnifique résidence, et s'il est un peu poli, il les acceptera

(A continuer.)